Présentation

Catherine Détrie et Franck Neveu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1640>
DOI : 10.4000/praxematique.1640
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005
Pagination : 7-16
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Catherine Détrie et Franck Neveu, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 44 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1640> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1640>

Catherine Détrie*, et Franck Neveu**

* Université Montpellier III, *Praxiling*, ICAR (C.N.R.S., U.M.R. 5191)

** Université de Caen, CRISCO (C.N.R.S., FRE, 2805)

Présentation ¹

L'emploi restreint du terme d'*idiolecte* en sciences du langage et la permanence de la problématique soulevée par la notion qu'il désigne révèlent toute la difficulté de la linguistique à se saisir du singulier, dont le traitement s'est souvent trouvé et se trouve encore aujourd'hui largement relégué aux marges de la discipline.

Dans les différents domaines où elle a été exploitée, notamment en dialectologie, en sociolinguistique, en linguistique énonciative, en analyse de discours, en sémantique des textes, la notion d'idiolecte s'est toujours caractérisée par une certaine stabilité définitionnelle, ce qui ne l'a pas prémunie pour autant contre le flou. L'introduction de la notion par Bernard Bloch à la fin des années 1940 s'est faite, comme l'a rappelé William Labov ², sur des bases qui la rendaient difficilement opératoire. En revanche, la redéfinition qu'en

1. Cette réflexion sur « *L'idiolecte. Du singulier dans le langage* » a donné lieu à une journée d'étude, présentée par Jacques Bres, qui s'est déroulée le 21 novembre 2005 à l'Université Montpellier III, avec le soutien de l'équipe *Praxiling* (ICAR, U.M.R. 5191 C.N.R.S.—Montpellier III), et du Conseil scientifique de l'Université Paul-Valéry — Montpellier III. Les travaux de Franck Neveu, Catherine Détrie, Gilles Philippe, Alain Rabatel, Sylvianne Rémi-Giraud, Jeanne-Marie Barbéris, publiés dans ce numéro, ont fait l'objet de communications, suivies de discussions dont les textes ici réunis ont tenu le plus grand compte. Cette journée d'étude s'est achevée par une table ronde, qu'animait Bertrand Verine (Montpellier III). Qu'il soit ici remercié chaleureusement pour les questions pertinentes qu'il nous a posées, les affinements qu'il a proposés, et les idées stimulantes qu'il nous a soumises.

2. « À la recherche d'un objet homogène conforme aux besoins et aux hypothèses du modèle saussurien, les linguistes n'ont cessé de rétrécir leur champ. C'est ainsi que Bloch (1948) introduisit le terme "idiolecte" pour désigner le discours d'une personne qui parle d'une seule chose à une même personne pendant un temps limité. Bien que ce terme ait été largement adopté, on peut douter que quiconque ait trouvé dans l'"idiolecte" l'homogénéité que Bloch en attendait. De toute façon, il convient de remarquer que l'existence même d'un tel concept, désignant l'objet propre de la

propose Charles F. Hockett¹, selon laquelle le terme d'*idiolecte* sert à désigner *l'ensemble des habitudes qui caractérisent le parler d'un individu appartenant à une collectivité linguistique donnée*, s'est assez bien maintenue dans la métalangue².

La notion d'*idiolecte* a certes été l'objet de vives critiques, mais celles-ci concernaient moins une quelconque insuffisance descriptive du terme, que le contresens sur la nature du langage verbal qu'il semblait traduire, notamment pour Roman Jakobson :

C'est comme d'habitude avec un grand intérêt que j'ai lu l'article sur l'*idiolecte*, distribué par mon vieil ami Hockett. Cet article ramène l'*idiolecte* aux habitudes caractérisant le parler d'un individu particulier à un moment donné, et en exclut tout ce qui, dans les habitudes linguistiques de cet individu, se réfère à la compréhension du discours des autres. Or, si tous les propos que je tiens à Cambridge étaient observés et enregistrés sur une longue période, on ne m'entendrait jamais prononcer le mot « *idiolecte* ». Et cependant maintenant, comme je m'adresse à vous, je l'emploie, parce que je m'adapte au langage de mes adversaires potentiels, Hockett par exemple. Et j'emploie beaucoup d'autres mots encore de la même

description linguistique, représente une défaite de la notion saussurienne de *langue*, objet d'un accord social uniforme. » W. Labov, *Sociolinguistique*, Éd. de Minuit, 1976.

1. C.-F. Hockett 1952, compte rendu de « Recherches structurales », *International Journal of American Linguistics*, n° 18 ; 1958, *A Course in Modern Linguistics*, New York.

2. On note bien sûr quelques variations significatives : « comportement linguistique particulier d'un locuteur unique, au sein d'une communauté linguistique » (B. Pottier & alii, 1973, *Le Langage*, art. « *Idiolecte* », Centre d'étude et de promotion de la lecture) ; « ensemble des usages d'une langue propre à un individu donné, à un moment déterminé » (J. Dubois & alii, 1973, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, art. « *Idiolecte* », Larousse) ; « langage d'une seule personne, lorsqu'il est l'objet d'étude, tant comme base de description limitée d'un parler [...] que comme étude des caractères linguistiques propres à cette seule personne » (G. Mounin & alii, 1974, *Dictionnaire de linguistique*, art. « *Idiolecte* », PUF) ; « compétence linguistique d'un sujet individuel, et plus spécifiquement : ensemble des traits idiosyncrasiques qui la caractérisent » (C. Kerbrat-Orecchioni, 1980, *L'Énonciation — De la subjectivité dans le langage*, A. Colin.) ; « ensemble des particularités de l'usage linguistique d'un individu » (M. Arrivé & alii, 1986, *La Grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*, art. « *Idiolecte* », Flammarion.) ; « façon de parler propre à un individu, considérée en ce qu'elle a d'irréductible à l'influence des groupes auxquels il appartient » (O. Ducrot & J.-M. Schaeffer, 1995, *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Le Seuil.), etc.

manière. En parlant à un nouvel interlocuteur, chacun essaye toujours, délibérément ou involontairement, de se découvrir un vocabulaire commun : soit pour plaire, soit simplement pour se faire comprendre, soit enfin pour se débarrasser de lui, on emploie les termes du destinataire. La propriété privée, dans le domaine du langage, ça n'existe pas : tout est socialisé. L'échange verbal, comme toute forme de relation humaine, requiert au moins deux interlocuteurs ; l'idiolecte n'est donc, en fin de compte, qu'une fiction, quelque peu perverse.

R. Jakobson, *Essais de linguistique générale — 1. Les fondations du langage*, Éd. de Minuit, 1963.

Il résulte de cela que la notion d'idiolecte n'a pas eu à subir de corrections ou de rectifications notables. Elle a surtout souffert d'une discrétion théorique qui n'a guère favorisé son évolution. Et pourtant, la science linguistique la requiert, sans que les linguistes en rabattent pour autant sur la question de la propriété privée dans le langage. C'est que l'idiolecte, dans son existence conceptuelle, inscrit la variation au cœur même de la problématique linguistique, et c'est même probablement cette approche polylectale de la langue, présumée nécessairement par l'idiolecte, qui a maintenu l'actualité de la notion en sémantique des textes, bien qu'elle ait eu dans ce domaine comme redoutable concurrent le concept de style.

La très relative superposition des notions d'idiolecte et de style a été de fait fréquemment soulignée dans l'analyse des textes littéraires. Elle s'est réglée, le plus souvent, au bénéfice de la notion de style, non en raison de son surcroît d'aptitudes descriptives, mais plutôt en raison d'un spectre plus large d'applications (le style n'est en aucune manière déterminé par l'existence du langage *verbal*), et en raison d'une axiologie bien plus appropriée à la nature des corpus considérés, la valeur ajoutée de l'art littéraire y étant mieux identifiée. Reste que cette confrontation des notions d'idiolecte et de style a permis de rappeler que la question des singularités langagières, quelle que soit la nature des observables textuels pris en considération, demeure une question pendante, et qu'à l'évidence la notion de style ne saurait suffire à son examen. Ce qu'a montré, par exemple, Michael Riffaterre, en mettant en parallèle style et idiolecte, de manière à faire apparaître toute la vacuité du concept de

« langue d’auteur ¹ ». Roland Barthes, quant à lui, proposait une distinction plus nette entre les deux notions, développant tout d’abord, à la fin des années 1960, une conception dérivationnelle et sociale du style, dans laquelle l’idiolecte n’était finalement qu’une base de matérialité linguistique nécessaire, permettant l’ancrage des observations réalisées en corpus ². On note toutefois que les séminaires consacrés à l’idiolecte, au milieu des années 1970, dont il ne reste d’autres traces écrites que les présentations de l’annuaire de l’École des Hautes Études, révèlent un intérêt grandissant pour cette entrée dans la singularité verbale, qui n’a toutefois pas suscité, dans cette œuvre, de développement théorique et descriptif notable. Enfin, plus récemment, la notion d’idiolecte s’est trouvée reformulée en sémantique des textes par François Rastier, qui la présente, avec le dialecte et le sociolecte, comme un des trois degrés de systématité linguistique de la textualité, degrés relatifs, non susceptibles de réalisation autonome dans le cadre d’une discipline spécifique ³.

1. « Le concept de langue d’auteur ne fait que reculer les problèmes que pose l’interprétation du style comme déviation. En pratique, la langue d’auteur ne saurait remplacer la norme comme pôle d’opposition au style, parce qu’elle-même apparaît impossible à définir autrement que comme style. Cette impossibilité n’est pas accidentelle — elle n’est due ni à une inconséquence de méthode ni à une terminologie approximative ; elle tient à ce que la “langue d’auteur” est une entité inutile. Entité inutile à l’analyse du style, et qui présuppose une division arbitraire de la *parole* saussurienne. Loin de chercher à le définir par opposition à l’idiolecte, il faut considérer le style *comme l’ensemble de l’idiolecte*. » M. Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Flammarion, 1971.

2. « De ces trois remarques précaires, et comme improvisées, je voudrais simplement tirer une hypothèse de travail : considérer les traits stylistiques comme des *transformations*, dérivées soit de formules collectives (d’origine irrepérable, tantôt littéraire, tantôt pré-littéraire), soit, par jeu métaphorique, de formes idiolectales ; dans les deux cas, ce qui devrait dominer le travail stylistique, c’est la recherche de modèles, de *patterns* : structures phrastiques, clichés syntagmatiques, départs et clausules de phrases ; et ce qui devrait l’animer, c’est la conviction que le style est essentiellement un procédé citationnel, un corps de traces, une mémoire (presque au sens cybernétique du terme), un héritage fondé en culture et non en expressivité. » R. Barthes, « Le style et son image » (1969), *Le Bruissement de la langue*, Le Seuil, 1984.

3. « [...] chaque usage de la langue est immanquablement marqué par les dispositions particulières du prétendu “émetteur” : sans présumer qu’elles fassent système, on peut appeler *idiolecte* l’ensemble des régularités personnelles ou “normes individuelles” dont elles témoignent. Si l’on convient de nommer *styles* les formations idiolectales, les styles littéraires ne comptent que pour une part des styles linguistiques. Ils restent plus systématisés, mais rien ne permet, sauf préjugé esthétique souvent légitime, d’écarter les autres formations idiolectales. » F. Rastier, *Arts et sciences du texte*, PUF, 2001.

L'idiolecte apparaît dans ce cadre théorique comme la notion clé d'une redéfinition linguistique du style.

Avec le développement croissant des linguistiques de l'énonciation et de la sémantique des textes, qui suscitent des questionnements nouveaux sur la subjectivité langagière, sur la production de sens et sur l'interprétation, il semble vain de persister à considérer l'idiolecte comme une notion étrangère au champ disciplinaire du linguiste. Mais l'idée inquiète le chercheur, dès lors que son objet d'étude lui semble si difficile à circonscrire. À quoi s'ajoute le fait que l'usage du mot lui-même est parfois légitimement perçu comme un cache-misère théorique.

En ce qui nous concerne, nous proposons avec ce numéro des *Cahiers* une réflexion, qui n'est nullement exhaustive, sur la réalité linguistique de l'idiolecte et sur le rendement de cette notion dans les domaines des sciences du langage où elle est susceptible d'être exploitée. La difficulté de l'entreprise n'échappera pas au lecteur. Il constatera immédiatement que la notion d'idiolecte pose sans doute davantage de questions qu'elle n'en résout, mais c'était aussi le but de cette réflexion commune : nous emparer du singulier, et poser quelques jalons à son sujet, tenter de débayer un terrain encore en friche, mais que nous jugeons digne d'intérêt et tout à fait stimulant. S'agissant d'une notion négligée par les linguistes, voire délibérément ignorée, la première étape est de chercher à transformer l'impensable en pensable, ne serait-ce que pour savoir si l'ostracisme dont a souffert la notion et la discrétion théorique subséquente, notée ci-dessus, sont justifiés.

La première difficulté est celle de la territorialisation de l'idiolecte. D'une part, si la dimension idiolectale est incontestable, toute parole étant prise en charge par un énonciateur singulier, qui, nécessairement, imprime sa marque à sa production langagière, il est cependant malaisé de préciser ce qui façonne cette dimension idiolectale, car les questions posées par l'idiolecte sont multiples, d'une grande complexité, et touchent à des domaines linguistiques très différents. D'autre part, dégager des réalités individuelles ne semble possible que dans la confrontation avec une multiplicité de discours, difficilement comparables puisque chacun d'entre eux est subordonné à une situation d'énonciation également singulière. Dès lors, comment dégager, voire systématiser l'unique, dans la mesure où le comparant est identiquement singulier ?

Dans le prolongement de cette première difficulté, la relation complexe entre idiolecte et sociolecte, leur interaction systématique (la propension des groupes sociaux à s'approprier les pratiques initialement individuelles apparaissant comme une constante) ne rendent guère aisée la tâche du chercheur : l'idiolecte ne renvoie pas seulement à une simple manière de dire propre à un individu, une somme de régularités individuelles déliées de toute autre détermination, mais correspond plutôt à une tension singularisante, elle-même totalement informée et configurée par la dimension sociale du matériau langagier à la disposition des locuteurs.

Enfin, comme cela vient d'être rappelé, la notion d'idiolecte a toujours été hypothéquée par celle de style. Faut-il les discriminer, ou doit-on soutenir cette indifférenciation ? La notion de *style* (d'auteur, littéraire) est balisée par de nombreux travaux, regroupés sous la dénomination de *stylistique*, ce qui conforte, d'une certaine manière, que le style ait été problématisé, dans la littérature à son sujet, soit comme un écart (par rapport à une norme langagière évanescence/la langue ?), soit comme la quintessence du singulier (une *stylisation*). L'analyse stylistique permet-elle de traiter toute la dimension idiolectale de la parole, ou n'appréhende-t-elle que la construction d'une identité discursive ? et la notion de style est-elle capable de rendre compte d'une singularité irréductible, celle de la parole corporalisée ?

Le fait de poser ces questions est déjà un commencement de réponse. Cependant, si l'étude des traits stylistiques ou des phénomènes sociolectaux s'inscrit dans une tradition solide, qui a donné lieu à des protocoles d'analyse bien rodés, il n'en va pas de même avec l'idiolecte, qui n'a jamais été pensé comme un objet théorique, les linguistes n'ayant pas impulsé une réflexion de cet ordre pour des raisons historiques, disciplinaires, etc., bien connues, mais qu'il convient peut-être aujourd'hui de dépasser. Les différences inter-individuelles, aisément perceptibles, valident empiriquement l'hypothèse du singulier, et prouvent que la notion d'idiolecte est une vraie question scientifique, qui mérite d'être approfondie.

Faut-il pour autant défendre le mot, qui permet de s'emparer de la notion ? Il n'est actuellement sollicité en sciences du langage que dans un nombre limité de domaines disciplinaires : en traductologie, en sémantique textuelle, en sociolinguistique, notamment dans

le cadre de l'analyse des variations phonétiques ou phonologiques (accentuation, prosodie, rythme de la parole, intonation, etc., soit les phénomènes les plus aisément repérables du corps parlant), sans qu'il y ait pour autant une conceptualisation ferme de la notion qu'il est censé convoquer. Cet usage peu fréquent permet aisément son réemploi à partir d'un cadre définitoire consolidé. Si sa morphologie (*idio-*) semble le poser en déport du social (ce qui va à l'encontre du fonctionnement de la parole), elle permet cependant de souligner qu'il s'agit d'un type particulier de singularisation, le singulier pouvant être individuel ou groupal, et donc de dimension plus sociolectale. Son utilisation permettrait de régler toutes les ambiguïtés liées au mot *style*, et surtout de montrer qu'il s'agit d'un autre palier d'appréhension de la parole, les deux termes ne se superposant pas.

Autant de questions théoriques et pratiques, pour lesquelles ce numéro propose quelques modestes réponses, nécessairement partielles, sur la base d'une discussion et d'une mise en perspective de la notion (F. Neveu, G. Philippe, A. Rabatel), couplée à une analyse des traits observables (A. Rabatel, S. Rémi-Giraud, J.-M. Barbéris, C. Détrie). Le but était de discuter une notion insuffisamment pourvue de support théorique, de montrer la nécessité de réfléchir aux questions qui touchent au corps parlant, d'évaluer leur pertinence, et, si nous jugions recevables les questions posées, d'œuvrer à l'inscription de l'idiolecte dans notre champ disciplinaire : les sciences du langage. Nous n'avons pas la prétention de croire que nous avons fait avancer notre discipline en nous saisissant d'un objet de recherche jusqu'à présent relativement inexploré, mais nous avons le sentiment d'avoir repéré un vrai problème scientifique, et, à défaut de proposer des réponses exhaustives et totalement satisfaisantes, d'avoir soulevé une vraie question.

Franck Neveu ouvre le débat par une contribution qui cherche à mettre en perspective la problématique idiolectale en la replaçant dans l'histoire des idées linguistiques, afin de tenter d'établir un lien explicatif entre ce qui apparaît comme son origine herméneutique et la place que lui ménagent aujourd'hui, notamment, les sémantiques interprétatives. Il s'agit donc ici d'introduire à la problématique, à partir de quelques points de repères historiques qui semblent autoriser une approche génétique de la notion, bien antérieure à l'appar-

rition du terme, considérant que de cette genèse à l'existant idiolectal contemporain il y a une évidente continuité philosophique. Une première partie est consacrée aux origines herméneutiques de l'idiolecte (dans la linguistique allemande du XIX^e siècle). Il s'agit d'apporter un éclairage historique à la problématique, en convoquant quelques éléments constitutifs de l'archive de la notion de singularité langagière. Dans un second temps est exposée la situation de l'idiolecte en sémantique interprétative, seul cadre théorique où la notion se trouve aujourd'hui effectivement systématisée, ce qui permet de traiter le rendement théorique de la notion, mais aussi la circularité de sa définition, et les difficultés de son application.

Catherine Détrie, quant à elle, aborde l'idiolecte en termes de processus de singularisation, dans le continuum plurivocal de la parole. Dans ce cadre, idiolectalisation, liée à la dynamique de la dialectique langagière propre au sujet parlant, correspond à l'étape résolutive de la relation au déjà-dit, l'émergence des phénomènes idiolectaux étant liée à la dimension interactionnelle/coénonciative de la parole. Dans un corpus journalistique, appartenant au genre du discours *chronique*, deux points d'affleurement de la tension singularisante sont mis à jour : les cas de théâtralisation idiolectale, à l'œuvre dans le méta-dire (une représentation que le sujet se fait de sa parole), et, en prenant en compte la dimension textuelle de la parole, les phénomènes de réitération structurants sur le plan idiolectal. Cette réflexion donne lieu à deux mises en perspective : d'une part, l'idiolectalisation s'enracine dans l'hétérogène, le tissu d'altérités constitutif de la parole, d'autre part, l'idiolecte n'échappe pas à la dialogisation, les processus de différenciation étant mis en place par rapport à la parole d'autrui, et pour autrui. L'idiolecte pose donc crucialement la question de l'altérité.

C'est à l'articulation entre un traitement *stylistique* et un traitement *idiolectal* des singularités langagières que s'intéresse Gilles Philippe, qui examine la nature des frontières entre une « science » des idiolectes, qui formerait une partie constitutive de la linguistique de corpus, décrite comme une approche comptable des textes, et la stylistique, ressortissant pour l'essentiel au champ littéraire, conçue comme une herméneutique, autrement dit comme une méthode, parmi d'autres possibles, au service de l'interprétation des textes. Dans cette perspective, l'étude confronte tout d'abord

la stylistique de tradition française (Bruneau), décrite comme une *linguistique* des idiolectes littéraires, marquée par un philologisme formaliste, et la stylistique de tradition allemande (Spitzer), décrite comme une *psychologie* des choix langagiers, d'inspiration herméneutique. Dans un second temps, prenant notamment appui sur les travaux de Riffaterre et de Rastier, l'étude procède à la confrontation du traitement énonciatif et du traitement idiolectal des singularités langagières, opposant à un « signal » actif dans le processus de communication (le marquage énonciatif) une spécificité langagière sans rendement communicationnel (le trait idiolectal).

Partant des critiques de la notion d'idiolecte formulées par les linguistes structuralistes et des limites de leur conception de la langue, Alain Rabatel développe une approche énonciativo-interactionnelle de la notion, qu'il définit comme la re-présentation d'un idiolecté (celui qui fait l'objet d'un traitement idiolectal) par un idiolectant, les deux rôles pouvant être assumés par une même instance, mais gagnant à être distingués d'un point de vue fonctionnel et interprétatif. Prenant appui sur les travaux de Ricœur, il dégage des caractéristiques de *ce qui fait idiolecte* à partir de la re-présentation en *idem* de l'idiolecté, décrit comme réductible à des traits linguistiques et à des types de manières de voir encyclopédiques. Cette dimension interactionnelle de l'idiolecte permet, selon A. Rabatel, de rendre compte de ses re-présentations (continues/discontinues, verbo-analytiques/objecto-analytiques, singularisantes/classifiantes), en fonction de l'image que l'idiolectant se fait de l'idiolecté, image résultant de motivations cognitives, symboliques et interactionnelles de l'idiolectant.

Sylvianne Rémi-Giraud étudie la dimension idiolectale dans le lexique. Ayant repris l'opposition traditionnelle langue/parole, et l'ayant problématisée en termes d'interaction, tout discours particulier étant à la fois un échantillon de la langue et une production personnelle, elle peut envisager l'idiolecte comme le résultat d'une négociation entre la performance individuelle et la compétence collective. Cette négociation, pour ce qui est de la dimension lexicale, s'effectue avec les préconstruits discursifs qui s'attachent aux mots, et les micro-discours qu'ils véhiculent avec eux. L'analyse de *La Chatte* de Colette montre la dimension idiolectale à l'œuvre dans le système dénominatif de l'animal : les dénominations courantes attri-

buées au chat sont retravaillées sur le plan paradigmatique et syntagmatique, pour aboutir à un renversement de la hiérarchie entre l'humain et l'animal, à partir d'une restructuration, qui évince tout trait 'animal', et remodèle systématiquement les schémas actanciels. Cette démonstration permet de montrer à quel point sont imbriqués langue et fait idiolectal.

Enfin, Jeanne-Marie Barbéris étudie comment, dans une situation institutionnelle (une conférence internationale à l'ONU) et un genre du discours *délibératif* (impliquant une construction idiolectale tournée vers l'efficacité et l'action par la parole), se construit ce qu'elle nomme un « moment idiolectal », qui rend compte d'une bataille sur le réglage du sens, sous-tendue par une dialectique langagière spectaculaire, permettant à chaque locuteur de se positionner au sein de l'espace interdiscursif, et au sein du face à face. La singularisation, dans ce cadre, se construit interactivement : le locuteur étant confronté aux évaluations d'autrui, son idiolecte se construit à partir de la conscience de sa propre identité locutoire, et de l'interaction verbale avec le public, mais aussi de l'imputation d'une dimension idiolectale, de la part du public, qui essentialise l'image du locuteur, et rejaillit en retour sur sa parole. Le « moment idiolectal » est le moment où se font écho, dans l'imaginaire de la collectivité, l'image du locuteur (l'ethos construit) et son corps parlant réel, en tant que présence unique.